

Les curiosités de M. André Gide

par Fortunat STROWSKI

2

"Gronaire"

18 juin 1930

J'ai un ami américain, subtil lettré, qui vient en France presque tous les étés. En arrivant, sa première préoccupation c'est de demander ce que M. André Gide a publié. Il le lit, et il met un an à s'en remettre. L'année des *Faux Monnayeurs*, il ne s'en est pas remis. Cette année-ci, je suis sûr qu'il tombera de son haut, devant les deux petits volumes, tout impersonnels, de documents et de notes où M. André Gide a rappelé deux affaires criminelles et quelques faits divers : ses « curiosités ». Mais je pense que mon ami s'en remettra ; il y trouvera l'antidote de ce qui l'a scandalisé par ailleurs (1).

Voici donc ces curiosités.

Les survivants de la vieille France se rappellent encore le scandale de la *Séquestrée de Poitiers*. Les plus lointaines feuilles de chou en ont parlé.

C'était dans les fièvres de l'anticléricalisme, alors attisées par la politique.

Un beau matin, tout le pays apprit qu'une famille bien pensante de Poitiers, une riche famille austère et respectable qui tenait à la haute université et à la magistrature, séquestrait depuis vingt ans la fille de la maison, sans doute pour cacher et punir une faute après avoir supprimé le fruit de cette faute.

Il s'agissait de Mme Bastian de Châtreux, veuve d'un ancien doyen à la Faculté des Lettres. De complicité avec son fils, ancien sous-préfet, du seize mai, elle aurait martyrisé, dans un coin de sa bourgeoise demeure, sa fille Mélanie.

La police intervint ; elle trouva, en effet, une pauvre folle, rongée de vermine et décharrnée. Ses fenêtres n'avaient jamais été ouvertes, ni les matelas changés, ni sa chambre nettoyée. L'odeur était insoutenable. Mélanie fut conduite à l'hôpital où elle ne tarda pas à reprendre des forces, sans cesser d'être idiote. Son père obtint un ordre de non-lieu ; le juge qui avait soixante-douze ans fut jeté en prison, et mourut bientôt après, sans avoir compris de quoi on pouvait l'accuser.

Jadis, dans certaines vieilles villes de province, la haute bourgeoisie avait l'esprit solitaire et fâcheux. Elle n'aimait ni la lumière, ni l'air, ni le mouvement, ni le bruit. Elle abritait derrière ses volets clos sa respectabilité chagrine, l'eau n'y coulait point à flots. Craignant d'user le contenu centenaire des armoires à linge, les ménagères prenaient des soins extrêmes, afin de ne pas envoyer draps, serviettes, mouchoirs et chemises trop souvent à la lessive. On n'était propre que parce qu'on n'était pas sale. Aujourd'hui on n'est propre que parce qu'on se nettoie.

Telle était la famille Bastian. On y était, en outre, un peu « marteau ». Aussi bien feu le doyen de la Faculté des Lettres que sa veuve et son fils, les Bastian avaient reçu du ciel une humeur sauvage, un orgueil ombrageux et le dédain des délicatesses de la vie. Lorsqu'ils s'aperçurent que Mélanie devenait un peu folle, ils la gardèrent chez eux. Ils cédèrent bien volontiers à son goût de solitude et de ténèbres. Ils l'abandonnèrent à sa paresse. Ils lui permirent de s'enfermer dans le noir. Elle fut toujours nourrie d'une façon coûteuse et délicate, une femme de chambre couchait dans sa chambre. Mais pour le reste ce fut bientôt l'abdication totale. La mère Bastian laissait pourrir les draps de sa fille, le lit de sa fille, la chambre de sa fille et sa fille elle-même, sans y prêter d'attention. Elle finit même par s'y obstiner, sans voir que la malade en mourait.

M. André Gide s'est intéressé à ce premier fait divers, pour nous prouver que les habitudes et les traditions bourgeoises les plus respectables aident les plus grossières et les plus inhumaines pratiques à passer comme de l'eau.

des et les traditions bourgeoises les plus respectables aident les plus grossières et les plus inhumaines pratiques à passer comme de l'eau.

C'est pour la même raison qu'il a raconté, parmi d'autres faits divers moins considérables, le récit assez banal d'un match écœurant entre deux champions du monde, Jeffries et Johnson : il termine en effet son récit par cette note : « Johnson, le vainqueur, fils d'un pasteur protestant nègre, est âgé de trente-deux ans. Son adversaire, l'ancien champion du monde, Jeffries est âgé de trente-cinq ans. Il est, lui aussi, le fils d'un pasteur protestant. »

Non, la naissance, la respectabilité, un mari doyen, un père pasteur, ne sont pas tout ! Il faut de la facilité dans les choses », disait Molière.

(1) *La Séquestrée de Potiers et L'Affaire Redureau*, chez Gallimard, Paris.

L'autre « curiosité » de M. André Gide est beaucoup plus « curieuse ». C'est l'affaire Redureau.

Le 1^{er} octobre 1913, dans une ferme de la Charente-Inférieure, on découvrait les corps sauvagement mutilés du fermier Mabit, de sa femme (enceinte), de sa servante et de ses quatre enfants. Seul un marmot de quatre ans avait échappé.

Quel était le monstre coupable de cette boucherie ?

Un adolescent de quinze ans et demi, Marcel Redureau, domestique chez Mabit, et qui n'avait rien d'un monstre.

Redureau fit sans peine les aveux les plus complets. Il raconta qu'il était avec son maître dans le pressoir, lorsque, sur un reproche, il s'était armé d'un pilon en bois, et avait frappé Mabit, puis il avait pris une serpe à rousin, terrible instrument qui tient de la hache et de la faux ; il s'était acharné sur le corps de sa victime. De là, il était allé à la maison, et il avait frappé en aveugle tout le monde, sauf le petit de quatre ans qui dormait dans son lit.

Marcel Redureau n'avait rien volé, et la seule cause déterminante de son forfait avait été le reproche adressé à son maître.

Or, il fut prouvé par les enquêtes de journalistes, du tribunal et des experts que Marcel Redureau n'avait aucune tare d'aucune sorte. Il ne manifestait aucune fâcheuse hérédité. Il avait toujours été un bon garçon, fuyant, docile, affectueux ; il avait laissé l'école le soulever le meilleur. Le seul signe de nervosité qu'on pouvait reconnaître en lui s'était la peur ; il était peureux. Lorsqu'il committait son crime, il n'était ni en état de surmenage ni en état d'épuisement. Les médecins concluent : « Ce n'est pas dans la psychologie, mais bien dans la psychologie normale de l'adolescent, qu'il faut chercher l'élément déterminant des actes commis par l'accusé ».

Il y a donc dans ce cas, au lieu de la répression des passions, une certaine absence de caractère de son âge, un certain retour à l'énormité de son crime. M. André Gide cite la lettre qu'il écrivit à ses parents, après sa condamnation ; elle est d'une simplicité d'écriture qui n'a rien de plus que celle d'un enfant moulu dans une machine à papier, une conduite irrationnelle.

Là, il y a vraiment un mystère qu'aucun sociologue ne pourra expliquer, et qu'aucun chrétien ne pourra justifier.

M. Gide s'y arrête à ces mystères. Il veut ainsi troubler des notions trop sûres, et bouleverser des certitudes. Il nous entraîne divers parce qu'il agit intelligemment et contrairement aux idées reçues.

Bon ! mais si le doute est permis, n'est-ce pas que je vais me voir l'âme en paix ? C'est avec quantité de personnes, hommes et même avec quelques-unes qui ne se souviennent de leurs amis. C'est à votre méthode, à votre méthode que vous apportez aux autres, à votre méthode fortifie notre montagne.

Michel de Montaigne ne peut pas écrire chose que vous, dans vos carnets ? et vous ne faites pas autre chose que lui.

Il aimait, comme tout à recueillir des anecdotes, même supposées ; il s'efforçait à rapprocher les faits contradictoires, et il y cherchait des moyens de faire en breche la sagesse convenu et les jugements arrêtés.

« Je ne veux ici entasser aucunes façons anciennes que j'ai en mémoire, les unes de même les nôtres, les autres différentes, afin qu'ayant en l'imagination cette continuelle variation des choses humaines, nous en ayons le jugement plus éclairci et plus ferme. » Il disait encore, et ceci est essentiellement gideen : « Vue la naturelle instabilité de nos moeurs et opinions, il m'a semblé souvent que les bons auteurs même ont tort de s'opiniâtrer à former de nous une constante et solide texture. Qui en jugerait en détail et distinctement, pièce à pièce, renconterait plus souvent à dire vrai. »

Or, ce gicisme par anticipation n'a pas empêché l'auteur des *Essais* d'avoir devant la vie une attitude volontaire et assez noble. Franchons le mot : Montaigne fut un homme moral. Les méthodes de Gide ne conduisent pas forcément à toutes les conclusions de l'*Immoraliste*, puisqu'elles ont conduit Montaigne à des conclusions tout opposées.

Mon ami américain pourra lire en paix ces « curiosités ».

Fortunat STROWSKI.

Membre de l'Institut